

GEORGES DEHERME

UN

Pessimiste Français

(EDMOND THIAUDIÈRE)

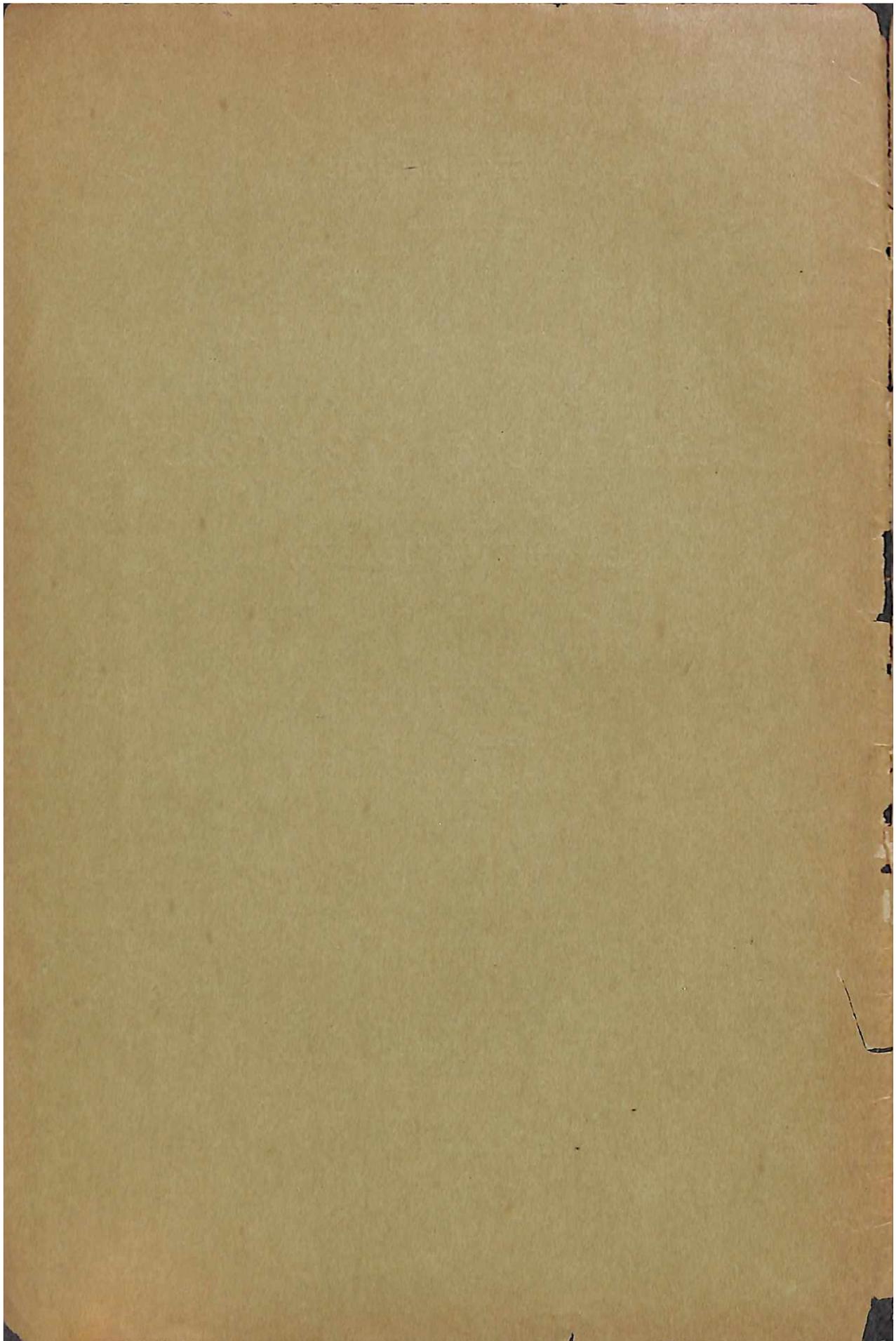
PRIX 0 fr. 25

EN VENTE
A LA COOPÉRATION DES IDÉES

(UNIVERSITÉ POPULAIRE)

157, Faubourg Saint-Antoine, 157

PARIS



UN PESSIMISTE FRANÇAIS

EDMOND THIAUDIÈRE ⁽¹⁾

On a parlé de la tristesse française. On a voulu y voir le reflet du pessimisme allemand. C'est une vue superficielle. Ici il n'y a ni contagion, ni imitation. Le comte Giacomo Leopardi précède Hartmann. L'angoisse du poète latin n'a pas causé la négation tragique du métaphysicien german. De même notre détresse présente : elle a une autre cause.

Qu'ils soient sains et féconds comme les enthousiasmes novateurs et rénovateurs, ou qu'ils soient morbides et stériles comme la désespérance pessimiste, les grands courants psychologiques ont une source profonde qui est en nous, en chacun de nous, et qui n'est pas particulière à tel individu ou à telle race. Mais, d'après les habitudes mentales et les prédispositions ethniques des individus et des races, cette source s'écoule différemment. Elle suit le terrain mouvementé des contrées qu'elle parcourt. Et comme les siècles abaissent les montagnes et comblent les vallées, sa voie n'est pas la même à toutes les époques. Les chants d'Homère et ceux d'Hugo n'ont pas les mêmes accents. C'est autrement qu'ils nous émeuvent.

Il fallait donc que le spleen du Saxon se différenciât du pessi-

(1) *L'Apprentissage de la vie*, roman (Garnier frères, éditeurs, 1861). — *Un Prêtre en famille*, roman (Michel Lévy frères, éditeurs, 1864). — *Sauvageries*, petits poèmes et sonnets (Librairie centrale, 1866). — *Le Désaveu du Christ*, poème (Weil frères, éditeurs, 1869). — *La Confédération française*, forme nouvelle de gouvernement (A. Sagnier, éditeur, 1872). — *La dernière Bataille*, épopée prophétique de l'année 1909, poème en prose (A. Le Chevalier, éditeur, 1873). — *Légendes bouddhiques*, poèmes (librairie des Bibliophiles, 1875). — *M. Martin, légitimiste*, comédie en un acte, en prose (1879). — *La Proie du Néant*, notes d'un pessimiste (librairie Ollendorf, 1886). — *La Complainte de l'Être*, notes d'un pessimiste (L. Westhausser, éditeur, 1889). — *La Décevance du Vrai*, notes d'un pessimiste (L. Westhausser, éditeur, 1893). — *La Soif du Juste*, notes d'un pessimiste, couronné par l'Académie française (L. Westhausser, éditeur, 1895). — *L'Obsession du Divin*, notes d'un pessimiste (Librairie Fischbacher, 1898).

même germain, comme celui-ci se distingue de la tristesse latine. Cela devait être que les cris de M^{me} Ackermann ne fussent point les plaintes de Lucrèce.

Mais il n'y a pas que les sincères. Trop de littérature nous importune, qui n'est qu'un pastiche, gloussements grotesques de cabots. De là des méprises.

Pleurer sur le mal qui est ou se réjouir du bien qui est aussi, et qui pourra être, — cela ne se copie point. Et chez les hommes vrais, c'est étaler, frissonnante, son âme; ouvrir, palpitant, son cœur, — et non faire des phrases. Faisons sortir les grimes du sentiment et les clowns littéraires. Restons avec les hommes vrais.

Une émotion, un sentiment, un désir sincèrement exprimés, cela dit un homme, une race, une époque, et c'est bien ce que nous trouverons chez Edmond Thiaudière.

Voilà un écrivain, et voilà un penseur! Je répète: voilà un homme! A de plus autorisés, je laisse le soin de dire l'écrivain précieux qu'il est. Alexandre Dumas fils, qui était un maître, l'aimait autant comme philosophe que comme écrivain. Je veux me borner ici à faire connaître le penseur, trop ignoré du public, qui se satisfait, par ailleurs, aux piteuses sustentives intellectuelles des gargotes littéraires. D'où l'anémie lamentable et la dyspepsie profonde du cerveau du plus grand nombre.

I

Voici quelques livres: *La Proie du Néant*, *la Complainte de l'Être*, *la Décevance du Vrai*, *la Soif du Juste*, *l'Obsession du Divin*. Y trouverons-nous un système du monde, une doctrine complète? Non pas. Ce sont les plaintes d'une âme souffrante, de la souffrance des autres plus que de la sienne, et ses aspirations. Rien de systématique: de la tristesse et de la pitié. Voici, n'est-ce pas? qui distingue le néo-pessimisme d'Edmond Thiaudière du pessimisme allemand: la sincérité et la bonté, — et aussi le bon sens. Le pessimisme va à l'absurde, il se dissout lui-même.

Le pessimisme est une conception absolue, — comme l'optimisme d'ailleurs. Or il est bien certain que nous ne pouvons juger le monde que par rapport à nous. Nous n'avons même pas la ressource de comparer avec les autres mondes, qui nous restent impénétrables. Et, pour cela, nous sommes forcés d'admettre que notre monde est tout ce qu'il peut être. Sans plus.

La Décevance du Vrai, c'est la conscience douloureuse du relativisme, le heurt meurtrissant de l'âme aux limites du savoir: ce n'est

pas l'orgueil du pessimiste. Il y a là une négation formelle de toute systématisation, donc d'une conception quelconque de l'Univers. « Tout le monde a tort, dit-il, y compris Dieu » (1).

Et le pessimisme de Thiaudière se peut réduire ainsi au dépit de ne pouvoir déchiffrer l'énigme : si c'est le mal ou le bien qui domine, et si nous sommes les sacrifiés nécessaires et glorieux pour une Raison que nous ignorons ou les jouets mystifiés d'une Volonté mauvaise.

« Il se peut, dit-il, dans la préface de ce livre, *la Décevance du Vrai*, qu'il y ait un vrai absolu ; il se peut qu'il n'y en ait pas. Mais, même s'il y en a un, on doit estimer que toute vision de ce vrai est déniée à l'homme, et que les manifestations qu'il en croit voir ne sont que des fantômes d'une extrême subjectivité, d'une parfaite inconsistance. » Il y a loin de ce doute exagéré au pédantisme d'un Schopenhauer. Dans toute systématisation, il y a un manque fondamental de sincérité. C'est un parti-pris logique qu'on impose à la conscience, mais qui ne saurait venir d'elle. Imaginez un déprimé, un atrabilaire comme Schopenhauer : je soutiens qu'il n'a pu avoir, à tous les instants de sa vie, la même conception découragée et décourageante. Et s'il en fut ainsi à la fin, peut-être, il ne le dut qu'à un entraînement psychique, à une auto-suggestion. A simuler la folie on perd de sa raison.

Chez Edmond Thiaudière rien de semblable, et c'est ce qui constitue le haut intérêt que présente son œuvre. Elle ne systématise point : elle reste sincère. Et par là, elle est une, naturellement.

« Si grand que soit un esprit, dit-il, il ne peut avoir sur le destin des êtres que des lueurs passagères et incertaines qu'il fixe dans l'objectif de sa pensée, à mesure qu'elles le viennent frapper, de celles appelées par Diderot des lueurs sombres » (2).

Dans son œuvre nous trouverons donc toujours une manière de sentir, de sentir trop fortement. Et si le tout est empreint de mélancolie, parce qu'il y incline par ses nerfs, parce qu'il est « trop enclin à la pitié pour avoir jamais goûté le bonheur », nous rencontrons aussi, pensées écloses à la chaleur d'un soleil de printemps, mettant en fête de verdure, de roses et d'oiseaux, la petite maisonnette d'Asnières, des actes de foi au devenir humain, des élans d'espérance, — et l'appel à l'action, qui est le postulat du bien définitif, que la vie a un sens, et a tout le moins, par là, une beauté.

Ainsi sera *la Soif du Juste*. Pour un pessimiste ce titre paraîtra contradictoire si l'on pense à la misanthropie d'un Bahnsen. Il décele bien cependant une partie de cette âme toute latine. Je veux dire,

(1) *L'Obsession du Divin*.

(2) *Id.*

on l'entend bien, humaine. Cette soif, comme il dit, tout l'irrite, rien ne l'étanche. Et elle le fait physiquement souffrir de la gorge et du cœur. Mais s'il ressent tant l'injustice, c'est que les êtres valent mieux que les choses, puisqu'ils valent qu'on les aime. Touchons ici le fond du pessimisme, où il se nie. Si tout est mal, il y a presque une harmonie dans la souffrance. Il n'y a d'injuste que la joie.

La justice, elle n'est pas où il la veut. Elle devient. C'est notre effort de tous les jours, fouetté par nos espérances, qui la conquiert, au fur et à mesure que nous la concevons. Elle n'est pas absolue. Elle ne saurait l'être. Elle s'élargit avec notre esprit, parce qu'elle est de nous. C'est un concept social. Parler de justice dans la nature, c'est donc faire un sociomorphisme.

S'il a soif de cette justice chimérique, c'est qu'il veut le monde à sa logique. C'est de l'exigence. Il le sent, d'ailleurs, et il ne s'y tient que parce qu'il en souffre d'une souffrance qu'il aime. « Exquisément douloureuse, dit-il, l'aversion de tout le possible, l'attraction de tout ce qui ne se peut pas » (1). Mais chaque heure est une marche, et l'on monte. L'homme s'élèvera-t-il un jour à comprendre la logique cosmique ? Rien ne nous porte à en désespérer : au contraire, c'est en ce sens que nous allons.

Il serait puéril de compter l'âge de l'humanité suivant le nôtre ou celui de notre race. Nous compterions mal. Le monde, la société, comme la nature, est en devenir, et il ne nous appartient point de les fixer à jamais dans une formule définitive. Laissons ce jeu aux petits esprits qui ne sauraient sans danger sortir d'eux-mêmes. L'humanité se peut reposer une génération ou deux. Il n'importe ! Elle n'a pas d'almanach. L'éternité n'est pas avare des secondes.

Guyau disait : « La vie est comme une ascension où il est bien difficile de s'écrier : « J'ai tout vu », parce qu'on a gravi un premier sommet. De l'enfance à la vieillesse l'horizon peut toujours s'élargir, toujours se renouveler. La nature ne semble se copier que pour un regard superficiel. Chacune de ses œuvres est originale comme celle du génie. Au point de vue esthétique et intellectuel, le découragement est donc un aveuglement involontaire ou volontaire. »

L'injustice sociale est donc la seule qui puisse nous choquer, parce que, seule, elle est vraiment. Et la meilleure preuve, c'est que, seule, elle peut, par nous, être diminuée. Le socialisme est une protestation vivante contre ce que nous démêlons d'injuste, actuellement, dans la société présente, qui fut, elle aussi, en un temps, un idéal de justice. Mais l'injustice de la nature, il n'y a que Dieu, s'il existe, qui la puisse comprendre. Encore faut-il que nous lui supposions une

(1) *L'Obsession du Divin.*

mentalité analogue à la nôtre. S'il conçoit l'injustice, Dieu ne la peut supporter. Il y a donc une limitation ou à son intelligence ou à sa volonté. Nous ne sortons pas de l'absurde.

Ce sceptique est un cœur chaud, et parfois il salue l'avenir social comme l'eût fait un utopiste de 1848, alors que nous avions des utopistes et que les ouvriers, qui ignoraient l'absinthe, lisaient Proudhon. La maxime qu'il propose : « Penser comme un sceptique, agir comme un croyant » (1), il l'observe de tout son cœur. Il faut une foi solide pour avoir écrit en 1872, au lendemain de nos revers, ce livre plein d'idées originales qu'est la *Confédération française, forme nouvelle de gouvernement*, et aussi celui-ci : *la Dernière Bataille*, épopée prophétique de l'année 1909, publiée en 1873. « Quelle humanité serait réalisée, dit-il, si chaque être humain consentait à sortir de soi pour se distribuer aux autres ! » (2). C'est une possibilité joyeuse qu'entrevoit le penseur. Elle reste ouverte à notre vouloir. Attendons ce développement inéluctable du sens d'humanité.

Ainsi, ce pessimiste ne l'est que par amour, et parce qu'il enrage de ce qu'il ne peut point, tout de suite. C'est l'apôtre infatigable de la paix par l'arbitrage entre nations, un socialiste d'actes : on ne saurait voir en lui le farouche négateur, qui se satisfait du mal et de notre impuissance à le restreindre. Il apostrophe les satisfaits : « Eh ! quoi, cruels optimistes, le sentiment de l'impuissance où vous êtes de lutter victorieusement contre le mal qui vous cerne, dans le seul genre humain, sans parler des autres genres animaux, ne suffit pas à altérer votre idiote sérénité ou votre joie plus stupide encore. C'est donc que vous ne vous souciez nullement du mal qui ne vous atteint pas, ô cruels optimistes ! » (3).

Voyez *la Proie du Néant*, *la Complainte de l'Être*, ce sont surtout des plaintes sur ce qu'il ne peut pour le bien. L'erreur où il est, c'est de fixer cette impuissance relative, et de ramener toute l'humanité à lui. C'est, sans doute, trop accorder à l'humanité. Si elle vit sur des injustices qui le révoltent, c'est qu'elle ne les ressent point comme lui, — et il faut attendre. Ceci lui échappe : « Quelle naïveté de faire, au nom de l'Idéal, leur procès aux choses de son temps ! Si elles sont ce qu'on les voit, c'est qu'elles ne pouvaient être autres, à ce degré de l'évolution » (4). Mais son sentiment l'emporte encore sur sa raison : il ne peut s'y rendre. Il tient tous ses nerfs en constant éveil pour qu'ils distribuent dans son être toute la douleur qu'ils peuvent charrier sans se briser. « Ceux qui entendent le silence et qui voient le vide que

(1) *La Décevance du Vrai*.

(2) *La Soif du Juste*.

(3) *L'Obsession du Divin*.

(4) *Id.*

fait la mort d'un proche, dit-il, ceux-là ont l'oreille trop fine et l'œil trop perçant » (1).

Qu'il pleure de ce que les êtres vont de la souffrance au néant, qu'il gémissent sa lamentable complainte sur la destinée, c'est aussi, en plus de cette hyperesthésie, entretenue et entraînée, qu'il se complait trop dans l'analyse des joies. Pourquoi se refuse-t-il à décomposer aussi bien les peines ?

Ce qui rentre au néant, c'est pour faire de la vie nouvelle et meilleure, ou la préparer. Et quelque chose subsiste, malgré tout, que nous saurons un jour. Eût-il mieux valu que l'homme préhistorique de Néanderthal — à peine homme — ne rentrât point dans le néant et que Comte y restât ? Cela ne fait pas de doute. On répondra aussi, il est vrai, que Comte a disparu à son tour. Oui, mais son œuvre reste, comme le silex éclaté de l'anthropopithèque, — et c'est ce qui importe. Il y a de leur âme là-dedans. Et puis, qui sait quel surhomme, dans cent siècles, justifiera la mort de Comte ?

Assurément, ce n'est pas ainsi que M. Edmond Thiaudière pose la question. Nous verrons plus loin quel est son point de vue.

A vingt-trois ans, il publiait son premier ouvrage, un roman : *L'Apprentissage de la Vie*, précédé d'une dédicace quelque peu malicieuse à la Mort : « Vous honorez trop, je pense, lui disait-il impunément, tous ces beaux messieurs en leur donnant vos faveurs : ils n'en comprennent pas le prix. Je les suppose dignes de vivre indéfiniment entre une cupidité, une gastrite, une déception, une honte et un faux amour. » Déjà, il ne conçoit donc pas la vie basse, hypocrite. Et c'est parce que, présentement, il ne peut réaliser son idéal élevé qu'il la méprise. Au fond, il l'aime, et il s'y intéresse. Il l'eût aimée bien davantage, s'il avait compris aussitôt qu'elle demande quelque effort. L'action est la grande raison de vivre, et comme disait Guyau, « c'est surtout pour les raisons de vivre qu'il faut tenir à la vie ».

Il y a de l'injustice dans ces récriminations. C'est surtout à la brièveté de la vie qu'on en a. Or c'est cela, précisément, qui lui donne son prix, qui en fait la chose précieuse qu'il ne faut pas gaspiller. Et puis, si ce monde est le pire, le pessimiste se doit féliciter au moins que la mort limite la durée de l'existence pour chacun. Sans renoncer à son droit d'accuser la vie d'être faite de la mort, Edmond Thiaudière en convient assez souvent. « Pour sauvagement brutale que soit la suppression d'un être, on n'en comprend pas moins, avec un peu de réflexion, que la Nature ayant mal fait la vie, la mort est de sa part une relative bienfaisance » (2). Il refuse même de supporter l'Éter-

(1) *La Complainte de l'Être*.

(2) *L'Obsession du Divin*.

nité : « Si l'Éternité promise à nos âmes, dit-il, doit ressembler à un océan dont les flots les rouleraient indéfiniment comme de pauvres galets vivants et sensibles, mieux vaut pour elles, certes, la seule instantanéité de la vie terrestre, et encore c'est trop ! » (1) Et il explique ainsi cette contradiction, qui n'en est une que pour la raison : « Entre la lassitude d'être et l'appréhension de n'être plus, quel déchirement pour l'âme ! » (2) Remarquez qu'il n'a que l'appréhension de n'être plus : je ne sache pas qu'il ait jamais exprimé celle de n'avoir pas été, durant l'infini de temps qui l'a précédé. Et il ne l'a pas exprimée, parce qu'il est sincère, parce qu'il pense selon ce qu'il sent, et non pour faire école.

Au demeurant, pour le pessimiste logique, le néant est le but, et le suicide cosmique le moyen suprême. Il est vrai que pour Bahnsen ce ne serait encore qu'un leurre. Et il a peut-être raison ; mais contre le pessimisme.

II

Que tous les grands philosophes aient été des optimistes, cela n'implique, à tout prendre, qu'un trop grand empire de la raison. S'il n'y a pas que de la sensibilité dans le monde, non plus il n'y a pas que de la logique. A ne voir que l'ordre et la beauté de l'ensemble, on se désintéresse trop de la souffrance et de la mort. Et cela n'est pas bon. Remarquez que je ne parle pas ici de cet optimisme béat des cagots dont l'hypocrite lâcheté exaspère le plus calme. « Cet optimisme me rappelle, m'écrivait un jour Edmond Thiaudière, un certain cocher de Naples me disant, en 1866, quand il me conduisait au château royal de Capo-di-Monte : « J'aime tant les Français que, quand bien même l'un d'eux m'appliquerait cent coups de bâton sur les épaules, je dirais encore : « Vive la France ! »

Admirens la merveilleuse palingénésie universelle et la mort féconde qui prépare la vie meilleure : cela ne sèche point les larmes de cette femme qui pleure sur un cadavre d'enfant.

L'originalité sincère de ce penseur, c'est qu'il ne se refuse pas à voir la beauté de l'Univers : « Quand la Nature, qui, parmi tant de jeux si cruels, a quelques jeux charmants, nous fait assister à l'un de ses spectacles magiques, tel que le passage silencieux d'une nue transparente sur la pleine lune, il faut le bien boire des yeux, dans la pensée qu'on va peut-être mourir aussitôt et qu'on ne le reverra plus jamais » (3). Que dis-je ? Il lui reconnaîtrait même quelque bonté

(1) *L'Obsession du Divin.*

(2) *La Soif du Juste.*

(3) *La Décevance du Vrai.*

latente : « La Nature, par ce qu'il y a de bonté infuse en elle, rachète plus ou moins tous ses crimes » (1).

Ce descendant, un peu par la chair et beaucoup par l'esprit, de Voltaire est une âme claire. S'il est mystique, c'est qu'il le veut, — par sensualité psychique. Mais il découvre fort bien l'ordre universel, sa raison, et ce par quoi il se fonde, se maintient et se développe : la souffrance. Il sait la nécessité suprême de la souffrance, — et sa noblesse. « Je suis bien convaincu, m'écrivait-il encore, de la nécessité de souffrir, selon le mot de mon grand-père, ce qu'on ne peut empêcher. »

Mais comme il raisonne, il sent : fortement. Et il ne peut s'en empêcher.

Ce n'est pas à l'ordre universel qu'il en a, mais à ce que cet ordre s'établisse par la souffrance. Ce n'est pas à la vie qu'il en a, mais à ce que la vie se renouvelle, se perpétue et se développe par la mort. Il ne nie aucun des résultats : il se désole des procédés barbares et aveugles, et que nous soyons condamnés à n'être que les instruments d'une puissance qui nous échappe pour une fin qui nous reste impénétrable. Il se demande : « Que répondra, pour se justifier, le dieu du chat et de la souris ? Il gardera un silence éternel » (2). A l'instant où nous sommes, même s'il y a du soleil, de la lumière, de la joie autour de nous, il y a, de par le monde, de la nuit, du froid, de la mort, et un être conscient, à tout le moins, qui se tord en hurlant d'horreur sur une couche d'agonie : « Toute joie vient d'ignorance » (3), dira notre penseur.

Ce subjectivisme retient notre attention sur des réalités sensibles. Pangloss — si grand philosophe qu'il est — nous apparaît toujours comme un cœur sec. Qu'il soit dur pour soi, on le lui pardonnerait volontiers ; mais c'est qu'il l'est plus encore pour les autres. Je sais des gens qui aiment l'économie politique parce qu'ils y découvrent que la charité aggrave la pauvreté. Cela préserve, au surplus, leur porte-monnaie. Et pour ouater suffisamment leur cœur, précaution excessive apparemment, ils s'imprègnent assez de philosophie, mais sans plus, pour s'assurer que la souffrance est une nécessité supérieure. Et ils ne songent pas à celle qui leur peut advenir. Ils se gardent de ce subjectivisme importun. Combien de riches ne vont à l'Église que parce qu'on a fait dire au Christ : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous ! »

Voici un État parfaitement ordonné. Il ne nous paraît plus tel,

(1) *La Décevance du Vrai.*

(2) *L'Obsession du Divin.*

(3) *Id.*

nous nous révoltons contre lui, si nous savons que cette magnifique organisation ne subsiste et ne fonctionne qu'en privant des citoyens de leur liberté ou en les faisant périr. Cet État n'est pas libre. Il n'est pas juste, s'il est de ses citoyens qui sont spoliés, serait-ce même pour assurer la justice générale. La splendeur et la prospérité de cet État sont détestables, si elles sont faites de la misère de ses parias.

Eh bien ! pour Edmond Thiaudière, la nature serait cet État. Elle fait de l'ordre avec de la mort. Elle fait de la beauté avec de la chair pantelante. Elle broie inexorablement tout ce qui dépare l'harmonie qu'elle réalise violemment.

C'est contre cette fatalité terrible que la pensée de ce pessimiste entre en révolte. Le sentiment moral de la justice est blessé ici autant que sa sensibilité (1) : « Quelque splendide qu'elle soit, en apparence, la Nature n'est en réalité qu'une affreuse goule, et c'est ce que l'Esprit ne lui pardonnera jamais. »

Cette révolte est inutile : elle n'y peut rien. Elle est mauvaise même, parce qu'elle restreint la seule force que nous ayons à opposer à la fatalité naturelle — souvent victorieusement : la volonté. Elle part d'ailleurs d'une erreur de raisonnement, je l'ai déjà dit, qui est un grossier sociomorphisme. La justice est une catégorie sociale. L'État vient de l'homme : la Nature n'en dépend point. Ses cruautés ne sont pas, ne peuvent être des injustices.

Le pessimisme fait trop naïvement du bonheur et du malheur des réalités objectives. En vérité, cela dépend de nous plus que des événements, plus que de la nature elle-même. Avec quelque volonté bien dirigée, on domine les contingences. Une éducation suffisante de la volonté et une thérapeutique habile des âmes sont le plus sûr moyen de faire de la joie. L'aumône entretient le paupérisme, mais ne le diminue point. « Le bonheur et le malheur, dit Guyau, sont des constructions mentales faites après coup, et dans lesquelles une foule d'erreurs d'optique entrent en jeu. » L'arithmétique des plaisirs et des peines est vaine. Aucune comparaison n'est possible. Même si nous ne nous en tenons qu'aux expressions de la sensibilité, nous ne pouvons conclure. Tout dépend du tempérament individuel et de l'âme qui le conduit. M. Thiaudière dit lui-même : « Le bonheur et le malheur

(1) Ceci est curieux. Je le signale en passant. Les philosophes, qui acceptent avec désinvolture la souffrance, et qui, avec Leibniz, iraient jusqu'à moraliser le mal même, protestent — avec raison d'ailleurs, mais au prix d'une contradiction — contre la Raison d'État. Au contraire, M. Edmond Thiaudière, qui s'élève avec amertume contre la Raison de la Nature, accepterait assez volontiers, je crois, dans certaines circonstances, la Raison d'État. Il croit que les hommes n'ont pas assez conscience du bien qu'il faut et du bonheur qu'ils peuvent vivre, et il irait parfois jusqu'à désirer qu'un bon tyran les leur imposât.

n'ont rien d'absolu. Ils sont corrélatifs et proportionnels à notre sensibilité, souvent créés par elle de pied en cap » (1). Hartmann prétend que le plaisir prolongé amène l'épuisement nerveux et qu'au contraire la peine accroît toujours l'excitation nerveuse. On lui a fait justement remarquer que, dans les deux cas, il y a vraiment atténuation. On ne dépasse pas sa propre capacité de souffrir. D'autre part, le psychologue James Sully a facilement montré que « la peine est juste aussi mauvaise que le plaisir est bon, et n'est pas pire que celui-ci ». Et s'il est exact que l'augmentation croissante de la richesse nerveuse, le développement de la conscience et de toutes les facultés mentales multiplient notre capacité de souffrir, il n'est pas moins vrai de dire que l'intensité de nos joies s'approfondit et s'épand. Le primitif était seul à jouir de la femelle terrorisée qu'il violait. C'est pour tous les yeux qui savent les voir que sont les couchers de soleil sous le ciel pourpre. Et aussi, « quelle merveille que le champ illimité des combinaisons de la pensée ! » (2) Autre remarque : en se socialisant, la joie s'intensifie et s'épure ; en se partageant par la pitié et la grande solidarité humaine, la douleur s'amoindrit et disparaît. Ce qu'il y a de plus certain, c'est notre pouvoir croissant de dispensation, c'est-à-dire le pouvoir de résister au mal et de favoriser, de créer le bien.

Ce n'est pas des jouissances éthiques, esthétiques et métaphysiques qu'on peut dire qu'il n'en est « aucune qui ne soit expiée par la douleur, tandis que bien des douleurs ne sont compensées par aucune jouissance » (3). La douleur, par cela même qu'elle est noblement supportée, porte en elle-même sa compensation. L'homme est glorieux. Quant à la joie de l'artiste inconnu qui sculpta la *Victoire de Samothrace*, elle fut, certes, incomparable. Les foules qui en contemplant la splendeur à travers les siècles n'en verront point s'effacer la beauté, — et cette joie très haute, elles ne l'expieront pas. Au contraire, elles s'en sentiront grandir. Jamais on ne se lassera d'admirer la magnificence du soleil s'élevant majestueusement au-dessus de la majesté des montagnes diaprées, — et c'est de la joie infinie et éternelle pour tous les êtres de tous les temps.

Mais le pessimisme d'Edmond Thiaudière n'est pas, comme celui des Allemands, une maladie de l'intelligence, — et du sentiment — un système sombre, froid et mortel ; il ne généralise pas la tristesse soutenue qu'il a devant la souffrance inextinguible, celle de la plus ridicule bestiole jusqu'à celle de l'homme de génie — et c'est toute sa doctrine. « Il n'y a pas que l'humanité, il y a toute l'animalité, toute la végéta-

(1) *La Décevance du Vrai.*

(2) *L'Obsession du Divin.*

(3) *La Complainte de l'Être.*

lité même, tout ce qui par delà semble ne pas vivre et ne pas souffrir, et qui vit et qui souffre, qu'il faut plaindre, qu'il faut douloureusement aimer, si l'on veut être homme à la dernière puissance» (1). Il ne sort donc pas ainsi d'un empirisme un peu terre à terre, mais solide.

Ce n'est pas, comme on le pourrait penser, qu'il ne raisonne pas assez : c'est plutôt qu'il analyse et qu'il sent trop. Et c'est aussi qu'il s'attache exclusivement à l'analyse de la joie pour y rechercher la souffrance dont il a soif. Il se garde bien d'analyser aussi la douleur : il craindrait peut-être de la dissoudre. Toute notre raison ne sert qu'à donner des raisons à notre humeur, et nous ne l'employons qu'à cela. « C'est à savoir, dit-il, si une âme vraiment délicate n'a pas en plus grande horreur les plaisirs que les peines » (2). Il y met même une coquetterie d'artiste : « La douleur montée en bijou est d'un très bel effet » (3).

Il a publié en 1875 un délicieux recueil de vers : *Les Légendes bouddhiques*, où il nous dit, dans une belle langue, l'émouvante légende de la courtisane Vasavadatta et d'Oupagoupta le sage marchand. La pitié bouddhiste dont il est imprégné et qui s'étend jusqu'aux végétaux, il la dépasse en cette pensée : « L'homme de conscience raffinée ne brisera point sans nécessité un caillou par crainte qu'il n'en puisse faire jaillir un éclair de souffrance » (4). Il ne saurait donc considérer les êtres de chair et de sang comme des matériaux indifférents. Ils frémissent et ils gémissent, et cela empêchera toujours ce philosophe de contempler comme il convient l'art sublime de l'édifice. Et s'il était juge, peut-être aimerait-il mieux que l'ensemble eût moins d'harmonie pour ce qu'il coûte de sang, de cris et de larmes.

Il est bon qu'il ne soit point juge, et que la logique de l'univers prévale sur la sienne, qui se ressent trop de ses nerfs. C'est évident. Et cela pour plusieurs raisons, dont la meilleure est que nous ne savons pas où nous allons, bien qu'il faille avoir la certitude que nous allons au mieux. Puis ce pessimiste ne voit trop dans l'homme que la sensibilité. Bien qu'il dise : « l'amour métamorphose le sacrifice en joie » (5), il ne se souvient pas assez qu'il y a de très pures, de très sûres joies dans les pires tortures physiques, voire même morales. C'est en chantant que les vierges chrétiennes allaient au cirque, — et c'est en chantant qu'elles mouraient sous les griffes et les crocs des fauves. Je laisse les animaux et les végétaux, dont il n'est pas certain, s'ils sentent, qu'ils sentent comme nous, et que nous puissions leur

(1) *La Soif du Juste.*

(2) *La Décevance du Vrai.*

(3) *La Soif du Juste.*

(4) *La Décevance du Vrai.*

(5) *La Soif du Juste.*

appliquer nos déductions. Enfin, nous ne pouvons nous fier à ce que nous imaginons, mais seulement à ce que nous voyons. Les points de comparaison manquent. Or ce qui est, ce que nous voyons, c'est la peine et la souffrance, et que toute beauté, toute grandeur, tout progrès, toute joie vraie viennent d'elles. Là où l'homme ne connaît pas la faim ni le désir, il reste un sauvage. Là où il n'a pas l'obligation du labeur discipliné et de la prévoyance, il reste une brute. Sa volonté se forme aux durs enseignements de la nécessité. C'est dans le pire despotisme du prêtre et du soldat qu'il conçoit la liberté, et qu'il s'efforce à la mériter. S'il veut si passionnément la justice, c'est qu'il eut à subir l'iniquité. La mère aime tant son enfant, précisément parce qu'elle sait d'expérience qu'elle le peut perdre; et l'apôtre se sacrifie avec un tel enthousiasme à son idéal, parce qu'il a mesuré les obstacles et la distance qui l'en séparent.

Mais « le père de Jésus, son père divin, n'a même pas eu pitié de lui, qui est mort par pitié pour les hommes, et peut-être en plaignant aussi du fond du cœur ce père dénaturé » (1). — Thiaudière en revient toujours à la mère en deuil et au juste crucifié, — qui sont toute la justification, sans réplique, de son pessimisme.

III

Ici, je m'arrêterais, s'il n'y avait une raison dernière de combattre cette tristesse, qui ne veut voir que la souffrance des êtres, — dans la vie, dans la mort, dans l'injustice, dans l'ignorance, dans la fatalité. Je ne veux pas dire qu'il ne faut pas l'aimer chez un penseur comme Thiaudière, qui y trouve pour soi un motif d'agir: « Concourir au perfectionnement du milieu humain: voilà toute la raison d'être de la vie transitoire de l'homme. Pour lui-même, que sa personnalité se disperse ensuite ou qu'elle se transforme, on ne voit pas trop à quoi lui sert d'avoir vécu » (2). — Je dis seulement que nous devons nous garder de ce que cette tristesse a d'éternel à une époque de transition où seules importent les idées qui exaltent à l'action et forgent les volontés. Ce néo-pessimisme est inopportun. Dans d'autres circonstances, ailleurs, à d'autres moments il aurait peut-être un rôle à jouer. Je l'aimerais, par exemple, actuellement, en Angleterre ou aux États-Unis.

M. Thiaudière, dans ses idées, dans sa sensibilité exacerbée, peut bien trouver mille prétextes à se dépenser avec prodigalité pour

(1) *L'Obsession du Divin.*

(2) *Id.*

l'avènement de la paix universelle et de la fédération : d'aucuns n'en trouveraient que de s'affaler ou de lâcher la bride à leurs instincts. C'est que, nous l'avons vu, chez ce Poitevin, de vieille bourgeoisie provinciale, le bon sens voltairien subsiste — très français. C'est ainsi qu'il pense, quoique pessimiste : « Tendre de toutes ses forces, d'abord par ses actes, et, à défaut, par ses paroles ou ses écrits, et, à défaut encore, par ses secrètes pensées, à la diminution du mal qui règne dans la Nature, tel est l'unique et absorbant propos d'une belle âme » (1).

Pourtant il est mystique. *L'Obsession du Divin* est son dernier livre. On peut donc le considérer comme le point culminant de sa pensée.

Cet athée se voudrait rattacher à Dieu, et il se voudrait immortel pour ce qu'il a de meilleur en lui. C'est par contraste pour l'idéal très pur dont son âme est emplie qu'il juge l'impureté de la vie présente.

Tout de même, s'il s'arrachait un instant à sa tristesse, si son oreille ne cherchait pas si avidement les gémissements des victimes et les notes fausses des rires forcés, il conviendrait que ce monde vaut, qui a pu faire sortir de la matière la vie, de la vie la pensée, qui projette un tel idéal. Et cette obsession du divin qui le poursuit, n'est-ce point la preuve de la grandeur de l'homme, et par quoi se condamne tout pessimisme ?

Mais, je le répète, cette tristesse du philosophe n'est pas le pessimisme de Schopenhauer et de Hartmann. Pour ceux-ci, on le sait, « le monde est un tourment que l'absolu s'impose à lui-même ». Pour Thiaudière, au contraire, le mal ne vient pas de la volonté, mais plutôt d'un manque de la volonté, qui n'a pu créer Dieu et s'élever jusqu'à lui. S'il recommande d'autre part de se défier de la volonté, c'est qu'il entend la volonté individuelle en opposition avec la volonté cosmique, et il est bien évident qu'il confond ici la volonté avec l'impulsivité de l'instinct. La volonté est nécessairement bonne. Tout mal vient de lâcheté ou d'instinct. L'homme vertueux, c'est l'homme fort. *Virtus*.

Sa philosophie ne va pas contre le méliorisme ; mais où elle offre quelque danger, c'est, en se propageant, qu'elle peut contribuer à éteindre l'énergie des volontés indécises. A geindre sur le mal, on l'accroît souvent. J'aime ces mâles paroles d'un maître éminent, Gabriel Séailles : « Je ne vois pas en quoi la grandeur du mal peut être une raison de se croiser les bras. Il y a plusieurs sortes d'optimisme : il y a l'optimisme des satisfaits avec lequel la résignation du pessimisme peut offrir parfois de singulières ressemblances ; il y a l'optimisme du courage qui, au lieu d'étaler le mal avec complaisance, commence le bien à son poste, dans sa fonction, si humble soit-elle, sûr que c'est encore

(1) *L'Obsession du Divin*.

le meilleur moyen d'entraîner les autres ; il y a même l'optimisme du désespoir, celui des marins qui, la cale trouée, s'attachent aux pompes, luttent contre le flot montant, contre la tentation de se coucher enfin pour mourir, et parfois triomphent. Si c'est être optimiste que de préférer l'action à la mauvaise humeur, que de regarder l'espérance comme une vertu, que de chercher dans le présent les germes de l'avenir meilleur et de les féconder par l'effort, soyons optimistes. »

D'ailleurs, Edmond Thiaudière sait ce danger, et il s'en gare. Jalousement, il garde pour lui et quelques lettrés la volupté âpre de sa mélancolie. Avec les simples, il reste simple ; et avec les vulgaires, il se satisfait d'une douce ironie.

Le mysticisme, dans lequel il se complait de plus en plus, sans que son esprit perde de sa clarté, il y puise quelque joie. Et n'est-ce pas encore contre le pessimisme ? Schopenhauer dit : « Le mysticisme est la conscience de l'identité de notre être avec l'ensemble et avec le principe de l'univers. » On ne saurait donc se refuser à voir l'ordonnance magnifique du monde, et ne pas accepter, avec une résignation joyeuse, sa loi, si dure qu'elle puisse être pour nous. Être obsédé du divin, c'est déjà le sentir en soi. Autre négation du pessimisme. La conscience qui s'illumine de cette flamme ne peut conserver en elle les ombres diffuses de la négation et d'un mysticisme, qui n'est que le doute sur soi-même. Je ne propose pas de fuir l'angoisse du mal qui persiste à s'épandre sur le monde. Cette angoisse, elle atteste la noblesse de l'être qui la peut éprouver, elle témoigne de ce qu'il a de divin, et elle est le stimulant qu'il faut. Ce qu'il y a de divin dans l'homme, ce n'est pas qu'il soit, vu abstraitement, ce qu'il est ; mais c'est qu'il le soit devenu par son effort et sa volonté, c'est qu'il soit virtuellement tout ce qu'il sera, c'est-à-dire tout ce que nous ne pouvons imaginer. L'homme est un Dieu en devenir. Ce qu'il y a de divin en lui, c'est sa volonté, qui le fait éternel ; sa conscience, qui le fait infini ; son énergie, qui le fait tout puissant. « Qu'y a-t-il de plus beau, se demande M. Thiaudière, que de voir l'esprit d'un être, aussi minuscule et aussi éphémère que l'homme, se soucier d'infini et se mêler d'éternité ? »

La beauté, la vérité, la justice, la liberté nous seraient moins précieuses ; certes, elles ne seraient pas divines au même titre, si elles étaient gratuites, et non l'œuvre de la volonté et du patient génie de l'homme. La croix ne fut si longtemps sacrée, elle n'est encore si imposante et si touchante que parce qu'un homme y fut cloué, pour une idée. L'action vaut mieux que l'immobilité inconcevable d'une perfection imméritée, et qui trouverait là et dans l'inertie sa limitation, — sinon dans le néant.

Les pessimistes peuvent déblatérer contre la vie et de ce qu'elle est

faite, contre le monde, contre l'homme : ils ne pourront jamais imaginer quelque chose de plus grand et de plus beau que l'homme voulant sa souffrance et la transmuant en amour. Jésus est divin parce qu'il est mort sur la croix. L'homme qui meurt pour une idée — je ne dis pas laquelle : il peut se tromper et mourir pour une erreur, — celui-là est divin. Il dispense de la vie et de la mort. Avec son sang il signe quelque chose d'éternel.

Je vois dans le mysticisme sans espoir d'Edmond Thiaudière une étape vers l'espérance, vers la conception très haute que Roberty nomme la « pérennité consciencielle de l'Univers ». Dans cette conception que le positivisme précise, sinon l'homme, du moins l'humanité n'est pas la proie du néant. Quelque chose s'éternise, qui est cette étincelle d'idéal qui fit briller le premier éclat de silex façonné par l'homme des premiers âges.

Cela peut suffire. Cette espérance est une certitude qui fortifie. On se peut satisfaire de moins encore. L'hyperpositivisme n'est pas accessible encore à toutes les intelligences, et le mysticisme a ses dangers. Il convient de s'en défier. « En renonçant à tout mysticisme, a dit Proudhon, l'homme perd quelque chose, c'est incontestable ; il perd immensément ; il perd ses espérances immortelles ; il perd ce rapport avec l'infini qui donne une satisfaction si ample à son orgueil et à son sens intime ; il sacrifie sa propre éternité afin d'être, pendant un instant, quelque chose, et de pouvoir s'affirmer lui-même ; il se place volontairement dans le crépuscule *in tenebris et in imbrâ mortis*, entre la cause première à laquelle il renonce, et la cause finale qu'il n'atteindra jamais, ce tout, afin de pouvoir dire, pendant une vie sans précédent et sans avenir, vie qui s'écoule avec la rapidité de l'éclair : Moi ! — Ma conscience est mienne, ma justice est mienne, et ma liberté est souveraine. Que je meure pour l'éternité, mais que du moins je sois homme, pendant une révolution de soleil. »

En résumé, Edmond Thiaudière joue avec des idées dangereuses. Son esprit délié s'y meut à l'aise. Il va jusqu'aux confins, et sans plus. Mais je ne crois pas que d'autres le puissent.

Il peut penser : « Jamais, au grand jamais, les forces de l'âpre nature n'auront pour le cœur de l'homme, et, à plus forte raison, pour celui de la femme, l'attrait des faiblesses du bon Dieu. C'est qu'il faut lutter contre les premiers et que les secondes, on n'a qu'à les implorer » ; il sait qu'en luttant on vainc, et qu'en implorant le vide on se perd. Lisez : « Il y a une douceur austère et grave à exiger d'autant plus de sa conscience propre qu'on attend moins de la conscience divine » (1).

(1) *La Complainte de l'Être.*

Il sent le danger, et ne propage point sa doctrine. Plutôt il la calomnierait. Avec quelque ironie, d'ailleurs. Il a cette pudeur frémissante de l'âme qui sait qu'elle serait incomprise ou mal comprise. Il se referme sur soi-même, et ne s'entr'ouvre que pour de rares amis. Mais comme il se donne alors !

L'exquise et mélancolique bonté de cet homme, sa soif du juste, son obsession du divin, la puissance de sa pensée, — son cœur, son cerveau, son âme, tout lui-même s'élève contre sa propre doctrine, si on la prend dans le sens absolu que les êtres et les choses sont irrémédiablement mauvais. Je ne veux que cette ultime preuve contre le pessimisme.

Il nous faut croire pour espérer, et espérer pour agir. L'action est l'efficace remède au pessimisme. En supprimant le mal peu à peu, elle aide à supporter le mal qu'elle ne peut empêcher encore. « Rien ne soulage du mal qu'on souffre comme le bien qu'on fait » (1).

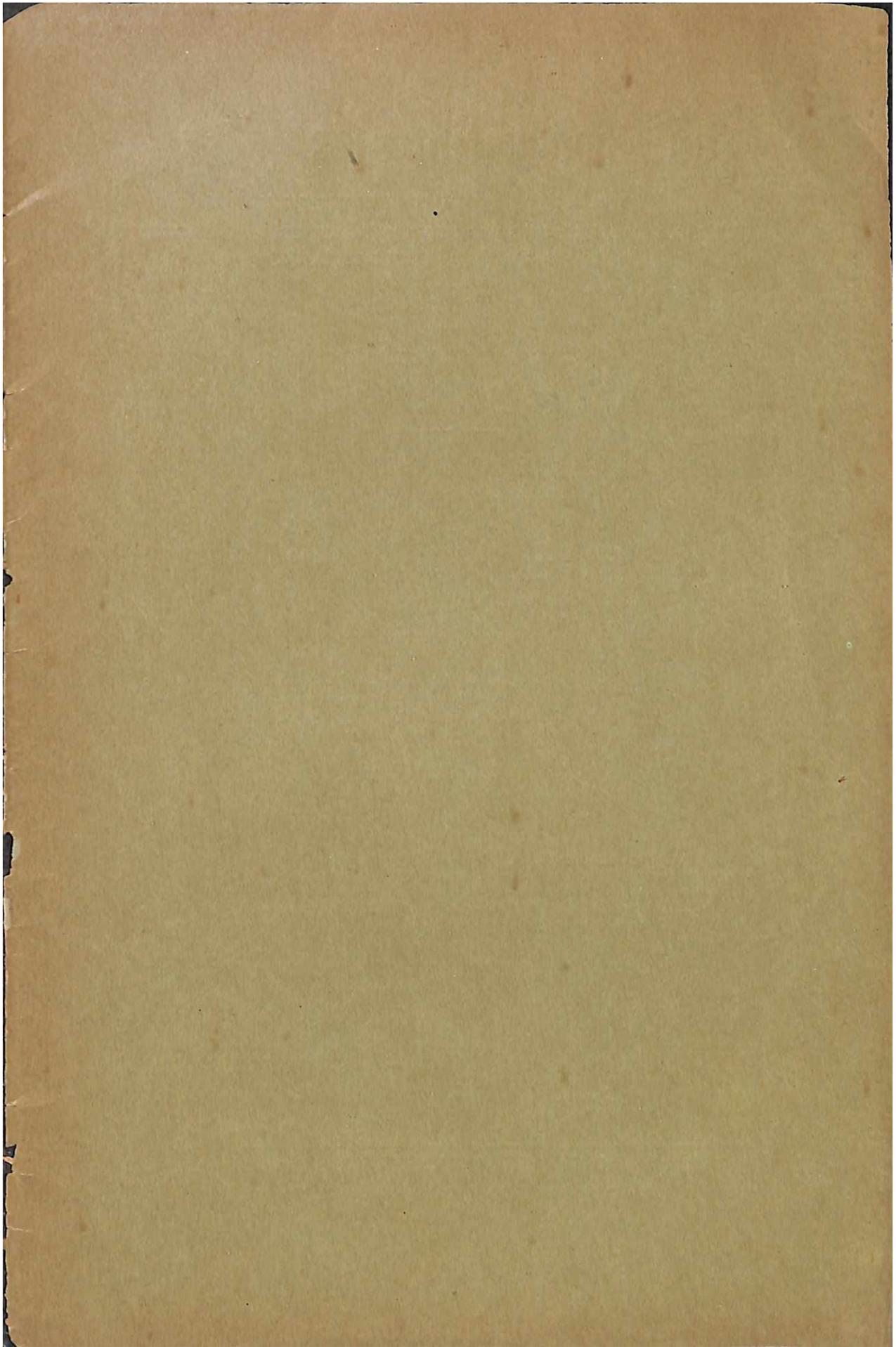
Une angoissante période touche à sa fin, qui fut celle où sombrèrent nos antiques croyances, sur quoi nous vivions depuis des siècles. Les malédictions contre la vie ont jailli des bouches tordues par l'horreur du Néant. Le peuple s'est livré à l'alcool : ce fut son pessimisme. Longuement nous avons pleuré sur l'envol de nos puérides illusions. Thiaudière, plus que d'autres, a ressenti cette angoisse. « La foi manque plus à ceux qui ont la raison, dit-il, que la raison à ceux qui ont la foi » (2). Il n'est pas juste de comparer. La foi finit, elle a donné tout ce qu'elle a pu. La raison naît seulement. Il faut en attendre l'épanouissement. — Simple remarque en passant.

L'époque des tristesses et des plaintes sur tout ce qui s'en est allé de notre âme n'est plus. C'est l'heure des enthousiasmes joyeux de l'action qui sonne, annonçant les réédifications nouvelles. Vivons-la pleinement. C'est mettre en accord sa sensibilité, son intelligence et sa volonté. C'est être entièrement. C'est, en ressentant profondément la souffrance des autres, comprendre comme il faut la tragique grandeur de la douleur, puisque c'est vouloir la diminuer.

Remplir sa vie, c'est la faire joyeuse et forte. Laisser de soi quelque chose qui continue son sang et son âme, c'est combler le néant et dompter la mort.

(1) *La Complainte de l'Être.*

(2) *Id.*



La Coopération des Idées

JOURNAL POPULAIRE D'ACTION ET D'ÉDUCATION SOCIALES

(Palais du Peuple, Universités populaires, Coopératives, Bourses du Travail, Syndicats, Sociétés de Secours mutuels, etc.)

Le Numéro : **5 centimes** PARAISSANT LE SAMEDI Le Numéro : **5 centimes**

ABONNEMENTS :

Pour la France : Un an **3 fr.** » — Six mois **1 fr. 50**
Pour l'Étranger : Un an **4 fr.** » — Six mois **2 fr.** »

Rédaction et Administration : 157, Faubourg Saint-Antoine

LA
REVUE SOCIALISTE

Fondée en 1885 par Benoît MALON

Gustave ROUANET, Directeur

ADRIEN VEBER

Secrétaire de Rédaction

VALÉRY HERMAY

Secrétaire d'Administration

P.-V. STOCK, Administrateur-Éditeur

8, 9, 10, 11, Galerie du Théâtre Français, PARIS

La REVUE SOCIALISTE paraît le 15 de chaque mois en livraisons de 128 pages grand in-8°, et ne publie que de l'inédit. Chaque numéro contient : plusieurs articles de fond sur des sujets philosophiques, politiques et économiques; sur des faits sociaux d'actualité; des nouvelles et des poésies; des exposés du mouvement social en France et à l'Étranger; une Critique régulière des œuvres littéraires, artistiques et dramatiques; des analyses de tous les ouvrages importants.

ABONNEMENTS (le montant de l'abonnement est payable d'avance)

FRANCE Un an : **18 fr.** Six mois : **9 fr.**
ÉTRANGER (Union postale) — **20 fr.** — **10 fr.**
Le numéro : **1 fr. 50** pour la FRANCE; **1 fr. 75** pour l'ÉTRANGER

- I. — Le TABLEAU SYNOPSIS des principaux articles parus dans la *Revue Socialiste* depuis sa fondation (Janvier 1885) est envoyé *franco* sur demande.
- II. — UN NUMÉRO SPÉCIMEN est envoyé contre UN FRANC en timbres ou mandat-poste.
- III. — Les abonnements partent du premier de chaque mois.
- IV. — ON S'ABONNE, sans frais, dans tous les bureaux de poste et chez tous les libraires.

Librairie de la **REVUE SOCIALISTE**, même adresse

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE SUR DEMANDE